

CAMPBELL, David. Boulder (Col), *Politics Without Principle : Sovereignty, Ethics, and the Narratives of the Gulf War*. Lynne Rienner Publishers, 1993, 128p.

Joseph Maïla

Volume 25, numéro 2, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703333ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703333ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Maïla, J. (1994). Compte rendu de [CAMPBELL, David. Boulder (Col), *Politics Without Principle : Sovereignty, Ethics, and the Narratives of the Gulf War*. Lynne Rienner Publishers, 1993, 128p.]. *Études internationales*, 25(2), 373–375.
<https://doi.org/10.7202/703333ar>

en URSS. Très rapidement alors, les négociations et ententes sur les FCE (novembre 1990) et sur les START (juillet 1991) vont se trouver dépassées par rapport à la nouvelle réalité géopolitique de fait.

Le chapitre suivant traite des relations entre le pouvoir politique et les militaires et se veut sans doute le plus pertinent de tout l'ouvrage pour comprendre la situation actuelle en Russie. Reprenant la dichotomie entre une période de réforme et une période de «desintégration», Blacker s'explique l'échec du coup d'État en août 1991 à Moscou par le degré sans précédent de politisation, de confusion et de loyautés conflictuelles qui existaient au sein de l'armée. Au-delà du rôle certes important joué à ce moment par le soutien de divers corps de l'armée à l'autorité de Eltsine, ce qui demeure remarquable est ailleurs : le désengagement des militaires qui ont refusé d'appliquer quelque mesure d'exception que ce soit.

Le dernier chapitre dresse un bilan de l'héritage Gorbatchev et suggère une réflexion plus large sur le processus de désintégration à l'œuvre dans l'ex-URSS et sur la nature relativement pacifiée du changement majeur qu'ont connu les relations internationales ces dernières années. Blacker cherche ici à relativiser le type de relation causale qu'il a amenée entre l'aggravation d'une crise économique et la réforme de la politique de sécurité en URSS. Ce chapitre aurait pu nourrir davantage le cadre analytique d'un sujet déjà souvent traité de façon descriptive. Blacker se limite à rappeler les contributions récentes des efforts d'auteurs américains sur la «socialisation des élites»

(Ikenburry-Kupchan) et sur les processus d'apprentissage (Tetlock, Breslauer).

Daniel DIGNARD

*Institut d'Études Politiques,
Paris*

**Politics Without Principle :
Sovereignty, Ethics, and the
Narratives of the Gulf War.**

CAMPBELL, David.

*Boulder (Col.), Lynne Rienner
Publishers, 1993, 128p.*

Le titre de l'ouvrage est suffisamment indicatif de l'intention de l'auteur. David Campbell entend soumettre à une critique corrosive l'ensemble des représentations, images, justifications et argumentations qui ont accompagné, pour la motiver et la justifier, la seconde guerre «du Golfe». C'est une véritable «déconstruction» de la rationalité à l'œuvre derrière les opérations de guerre menées par la coalition des nations sous l'égide des États-Unis qui est entreprise. Plus explicitement encore, l'auteur critique de la manière la plus âpre la problématique d'ensemble qui a présidé à la politique américaine dans la guerre contre l'Irak.

L'ouvrage est divisé en six chapitres. Le premier a trait aux différentes manières de «raconter» la guerre. «Histoires de guerre», le chapitre ainsi intitulé s'attache d'emblée à relever contradictions et exagérations dans la narration des faits ainsi que les trop fameuses anticipations et évaluations «optimistes» des dommages de guerre (pour raison de fiabilité technologique des armes modernes !) qui précéderent ou accompagnèrent les combats. Pour l'auteur, la narration ainsi

voulue de la guerre, de ses perspectives et de ses effets à venir, n'avait qu'un but : faire taire les soupçons et apaiser les doutes qui rongeaient les consciences sur l'horreur prévisible. Cette narration douce et aseptisée aurait été l'indispensable prélude au discours de « certitude morale » que la guerre était juste, indispensable et quasi sans danger pour les populations civiles.

De fait, le deuxième chapitre montre avec force détails tous les artifices de langage et les subtilités descriptives tendant à camper les positions des uns et des autres des deux côtés d'une ligne morale. « Bons » contre « mauvais », agresseurs contre justiciers, tenants d'une guerre de rapine contre acteurs d'une « guerre juste ». Tel était, explique l'auteur, le discours du président Bush à l'époque de la guerre du Golfe. Or les chapitres 3 et 4 ont pour objectif de montrer que le conflit en question ne pouvait être peint tout en noir ou tout en blanc, mais plutôt forcément en « gris ». Toutefois, tant au sujet du déploiement des armées irakiennes, dont les chiffres avaient été gonflés au point de faire croire à une invasion possible de l'Arabie Saoudite, qu'au niveau diplomatique où l'auteur estime que les États-Unis ont sciemment éludé toutes les opportunités offertes par une négociation pacifique du conflit et ont insisté sur les finalités belliqueuses, incorrigibles de Saddam Hussein, la responsabilité de l'Amérique et sa détermination paraissent dès le point de départ, pour Campbell, très grandes. Par ailleurs, l'auteur insiste, suffisamment en tout cas pour jeter le doute, sur l'intérêt subit de l'Administration américaine pour les Kurdes montrant l'étrange nouveauté de la préoccupa-

tion humanitaire envers ce peuple pourtant depuis longtemps martyrisé par le Président irakien. Plus loin, l'auteur va même jusqu'à suspecter les militaires américains d'avoir pris volontairement pour cible militaire les familles de l'élite politique irakienne, comme dans le bombardement de l'abri d'Amiriya à Bagdad.

Les deux derniers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à une réflexion plus théorique sur la guerre. Dans le chapitre 5, l'auteur s'interroge sur le principe de souveraineté comme règle dont la violation « doit » entraîner une réaction. Érigée en véritable mythe éthique de l'ordre international mais défendue de manière sélective, la souveraineté serait devenue s'il faut en croire l'auteur, une véritable machine infernale tant son existence même paraît mise en cause par les flux transnationaux de toutes sortes et par l'interdépendance très grande du monde. La remarque la plus intéressante de Campbell à cet égard tourne autour de la dissociation, à l'âge post-moderne, entre la souveraineté comme « lieu d'identité » d'un groupe politique et la souveraineté comme « lieu » où s'exerce un « contrôle » de la part d'un État. L'analyse montre que la seconde acception de la souveraineté est largement battue en brèche par de multiples intérêts multinationaux dont la fragilisation a précisément amené, dans l'affaire du Koweït, des États extérieurs à l'État agressé à véritablement se coaliser pour « partager le fardeau » (*burden sharing*) de la restauration de l'État occupé et de leurs avantages.

Le dernier chapitre, le plus court, (8 pages !) porte sur « l'engagement éthique et la pratique de la politique

étrangère» américaine. Là l'auteur plaide pour la solution pacifique des conflits. Une telle solution eût été possible, écrit Campbell, dans l'affaire du Koweït. Mais en mettant l'accent sur la souveraineté à restaurer, les coalisés ont favorisé une logique de guerre. S'ils avaient adopté une autre perspective plus axée sur la solution de problèmes liés au développement et surgissant dans un contexte de crise, d'inégalité de ressources et de dettes, l'issue du conflit aurait été différente. C'est pourquoi l'auteur appelle de ses vœux une autre politique étrangère américaine basée, pour la résolution des conflits, sur la conciliation et la négociation et sur la responsabilité morale des États-Unis dans le monde.

On l'aura compris, l'ouvrage de Campbell s'ingénie à montrer que la guerre du Golfe n'était pas inéluctable. Il s'attache surtout et ce, sans rien céder sur le caractère agressif de l'invasion irakienne, à démystifier les thèses du «bon droit» qui déguisent à dessein la complexité du réel. Le point de vue de l'auteur, que l'on peut bien évidemment discuter, concernant la guerre dite du Golfe n'est cependant pas pur irénisme ou vœux pieux. L'analyse est documentée et les événements sont au cœur de l'argumentation. Quant à la bibliographie, elle fait appel aussi bien à Heidegger, Lyotard ou Derrida qu'à la théorie des relations internationales et aux thèses – notamment celles de Michael Walzer – sur la «guerre juste». C'est dire l'intérêt considérable de ce petit ouvrage.

Joseph MAILA

Institut d'Études économiques
et sociales de Paris

U.S. Security in an Uncertain Era: A Washington Quarterly Reader.

ROBERTS, Brad (dir.).

Cambridge (Mass.), The MIT Press,
1993, 428p.

U.S. Security in an Uncertain Era constitue le troisième ouvrage publié dans la série *Washington Quarterly Reader*. Ce recueil, composé de 32 textes parus entre l'hiver 1990 et le printemps 1993, questionne, en cette ère d'instabilité, l'orientation de la politique étrangère américaine. Les auteurs proposent la mise en œuvre d'une «politique renouvelée» qui va au-delà des vieux cadres d'analyses, et respecte davantage la réalité. Ils insèrent cette question dans le débat actuel (entre «isolationnistes» et internationalistes) sur le contenu de la politique de sécurité des États-Unis et mettent en lumière l'absence de consensus réel. Comment l'«intérêt national» américain a évolué depuis la fin de la guerre froide; comment renouveler les instruments politiques pour rencontrer les nouveaux défis économiques, environnementaux, démographiques; telles sont les questions qui figurent au cœur de cet ouvrage divisé en cinq chapitres.

Le premier chapitre s'ouvre avec un texte de l'ancien conseiller à la sécurité nationale (*National Security Affairs*) sous Carter, Zbigniew Brzezinski. Si l'unilatéralisme de Brzezinski tranche avec le multilatéralisme privilégié par Alberto R. Coll, les deux interrogent et introduisent la question fondamentale de la *U.S. Grand Strategy* dans un système international en transformation. Ils explorent, de façon concomitante, les thèmes de l'ordre et du désordre, mais surtout tentent de dégager l'incidence